

« La vie est dialogique de par sa structure. Vivre signifie participer à un dialogue, interroger, écouter, répondre, être en accord (...). L'image que je vois dans le miroir est nécessairement incomplète. Seul le regard d'autrui peut me donner le sentiment que je forme une totalité. Et ma "personnalité" n'existe qu'en fonction de l'autre⁹⁵ ».

Cherchant ce qui fonde la célèbre assertion de DESCARTES, « Je pense donc je suis », NIETZSCHE répondait : « Tout au plus le fait que je parle ! » Cette réflexion pose de toute évidence le problème du Sujet et de la construction identitaire qui ne peut être envisagée en dehors de la relation du Je avec un Tu et avec un Il. PIERCE affirme d'ailleurs que la relation à l'Autre est sensible même au niveau de la pensée puisque « toute activité de pensée est dialogique dans sa forme. Votre moi d'un instant fait appel à votre moi plus profond pour son assentiment⁹⁶ ». Plus récemment, JACQUES Francis reprend cette idée afin de « circonscrire les principes d'une anthropologie de type relationnel » :

Il rattache « le problème de la différence à celui de l'altérité personnelle mais autrement (...) que de manière négative c'est-à-dire par "l'intolérance aux différences", source d'exclusion et facteur de violence dans le discours et les faits : différence de mœurs, d'âge, de culture, de sexe, d'origine ».

Dans sa relation à l'autre, le Je se construit grâce à « la différence positive », « une différence qui se fait, qui est l'objet d'une affirmation non d'une négation ». « C'est différer à partir d'une rencontre première », « d'un agir relationnel dans l'innovation de soi, d'un écart d'après la parole commune sur laquelle l'un ou l'autre des protagonistes se ressaisit ». « La relation interlocutive devient une relation de réciprocité », une « coopération verbale » qui est toujours enrichissement, « conquête progressive de la différence⁹⁷ » même s'il s'agit d'une dispute.

Il serait intéressant d'interroger à ce sujet le texte littéraire qui a toujours fait du Sujet et de sa relation à l'Autre son thème d'élection. Dans les relations de voyage et dans la littérature exotique ou coloniale qui véhicule des stéréotypes racistes à l'égard de l'Autre⁹⁸, le rapport identité/altérité est souligné surtout dans la perspective de la différence négative. A ce type de discours, la littérature de « la négritude » répond par un contre-discours⁹⁹ pour mettre en évidence et défendre avec passion une identité culturelle que la praxis coloniale avait tenté d'effacer. Beaucoup de romans africains illustrent la « spécificité » des champs culturels dont ils sont issus par rapport aux valeurs en cours dans le monde occidental. *L'identité de l'africain* apparaît comme le résultat d'un fort ancrage spatial et temporel d'où la récurrence du thème de l'enracinement, de la marche en avant et des conséquences de l'oubli de l'« origine ». Contrairement au modèle littéraire occidental où priment des valeurs liées à l'épanouissement de l'individu, ces textes insistent sur le fait que l'homme est d'abord un être social, faisant partie d'un ensemble sans lequel il n'est rien.

« On a besoin des autres : de n'importe quels autres » affirme Sony LABOU TANSI. « On a soif de présence » et « faim de voix ». « L'existence ne devient existence que lorsqu'il y a présence en forme de complicité ». « Ce sont les autres qui sont la preuve de notre existence ». « Quand nous sommes malades, ce sont les autres qui nous assistent, nous soignent, nous consolent ». « Ce sont eux encore qui font notre dernière toilette ». « Les autres détiennent les preuves de mon existence et de ma mort¹⁰⁰ ».

⁹⁵ Tzvetan TODOROV résumant la pensée de Mikhaïl BAKHTINE, *Le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981, p. 8.

⁹⁶ C.S. PIERCE, Coll., *Papers*, Harvard univ. Press, Cambridge, Masson, , vol. 6, sec. 338, vol. 5, sec. 421, 1931-1958.

⁹⁷ Francis JACQUES, *Différence et Subjectivité*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, pp. 8, 11, 297, 298, 299.

À la p. 51, Francis JACQUES rappelle que pour qu'il y ait échange communicatif, il faut un Je, un Tu et un Il.

⁹⁸ Edward SAÏD écrit dans *L'orientalisme* (Paris, Seuil, 1980, p. 55) : « L'oriental est dépeint comme quelque chose qu'on juge (comme dans un tribunal), quelque chose qu'on étudie et décrit (comme dans un curriculum), quelque chose que l'on surveille (comme dans une école ou une prison), quelque chose que l'on illustre (comme dans un manuel de zoologie). Dans chaque cas, l'oriental est contenu et représenté par des structures dominantes ».

⁹⁹ Voir les textes d'Aimé CÉSAIRE ou certains poèmes de Léopold Sédar SENGHOR ou de Lamine DIAKHATÉ, exemple ce vers du poème « Afrique » (in *Temps de Mémoire*, Présence Africaine, 1967) : « Que l'on me pardonne si je n'ai pu me libérer de moi-même/ Mon essence est un parfum de sept fois sept mille ans... ».

¹⁰⁰ Sony LABOU TANSI, *La vie et demie*, Alger, Laphomic, 1979, pp. 89 et 91.

De même, le personnage principal de *La Carte d'Identité* de J.-M. ADIAFFI oppose aux paramètres qui définissent pour le colonisateur, l'identité d'un individu, nom, prénom, date et lieu de naissance, âge, taille, etc..., ceux qui, pour un autochtone, ont vraiment de l'importance : l'appartenance à une terre, à un groupe, à une culture :

« Sur cette joue, cette marque que vous voyez, c'est ma carte d'identité (...) La preuve par le sang de ce que je suis. Ce sont mes ancêtres qui sont les fondateurs de ce royaume, de cette ville (...). Vous trouvez que je ne suis pas assez identifié comme cela ? Identifié par l'histoire. Identifié par la terre (...) Identifié par la population. Qui dans ce royaume ne me connaît pas¹⁰¹ ? ».

Cependant, la carte d'identité (nationale) ou l'identité sociale ne suffisent pas pour définir le *Sujet*. Ce qui pose problème, c'est la relation entre les individus, qui est une relation intersubjective. Il faut tenir compte des identités individuelles. Tandis que l'identité sociale est en quelque sorte donnée puisqu'elle désigne le sentiment d'appartenir à un groupe social régi par des comportements spécifiques, l'identité personnelle se forge à partir du moment où l'individu se détache des modèles proposés par sa famille et l'environnement social, se rend compte de sa différence et commence à se poser la question angoissante : « Qui suis-je » ?

C'est à la suite de sa relation avec les autres, qu'il comprend que « l'identité du moi n'est pas subjective, individuelle et permanente » mais « intersubjective, communicationnelle et diachronique¹⁰² ». Même si les récits autobiographiques prétendent qu'on peut se connaître soi-même par l'auto-analyse, il est certain que « le Je n'est pas connaissable puisqu'il est connaissant » : il doit, sans répit, rétablir son « unité », ébranlée par les crises, les traumatismes et les blessures narcissiques que lui impose l'existence.

Mais « le Je dont je ne puis avoir connaissance, je puis en avoir conscience¹⁰³ » comme le montre la littérature lorsqu'elle met en scène des personnages en conflit avec le monde et qui adoptent, pour se défendre, le masque identitaire. Ainsi Chantal, personnage du roman de KUNDÉRA, *L'Identité*, possède deux « visages » : un « sérieux » et grave pour effectuer un travail qu'elle n'aime pas mais qui est très bien payé, et, pour son amant qu'elle adore, un visage tout à la fois tendre, moqueur et joyeux. Le premier sert de masque identitaire qui donne l'illusion que la carte d'identité nationale et celle personnelle ne font qu'une. Se conformer à l'image valorisée par la vie sociale rassure et protège. Les personnages de KUNDÉRA, illustrent tous, à leur manière, l'idée que la relation à l'Autre est fonction de l'image de soi, image qui doit être conforme aux normes sociales et qu'on doit s'efforcer de maintenir intacte jusqu'à la mort. Dans son essai, *Les Testaments Trahis*, cet écrivain rappelle que « vivre c'est un lourd effort perpétuel pour ne pas se perdre soi-même de vue, pour être toujours solidement présent dans soi-même, dans sa stasis¹⁰⁴ ».

Or, ce qui garantit l'identité de la personne, c'est la mémoire et le regard de l'autre, la reconnaissance par autrui : « L'amitié est indispensable à l'homme pour le bon fonctionnement de sa mémoire. Se souvenir de son passé, le porter toujours avec soi c'est peut-être la condition nécessaire pour conserver, comme on dit, l'intégrité de mon moi. » « Les amis sont des témoins du passé. Ils sont notre miroir, notre mémoire¹⁰⁵ ».

L'effort du sujet pour donner une image de soi méliorative et constante montre qu'il sent en permanence son équilibre intérieur, son unité, remis en question.

En effet, rien de plus fragile que les constructions identitaires menacées par différents facteurs dont le plus destructeur, le plus directement responsable de l'effritement du moi, est le Temps.

- Le temps agit d'abord sur le corps. Dans *Nedjma*, celui-ci est fatalement livré aux « dégradations quotidiennes¹⁰⁶ » ; dans *L'Aventure ambiguë*, il devient un « poids » intolérable qui « fixe à terre¹⁰⁷ » et, dans les romans de KUNDÉRA, les personnages ressentent comme une suprême humiliation leur dépendance de ce corps dont les besoins, les appétits, les manies ou les maladies, les font vivre dans la déchéance : « Si nous cachons pudiquement ces intimités, ce n'est pas parce qu'elles sont tellement personnelles mais, au contraire, parce qu'elles sont si lamentablement impersonnelles ». « Est secret ce

¹⁰¹ Jean-Marie M. ADIAFFI, *La carte d'identité*, Céda, 1980, p. 3.

¹⁰² Francis JACQUES, op. cit., p. 139.

¹⁰³ Ibid, pp. 46 et 47.

¹⁰⁴ « stasis » du grec « stasos » : arrêt ou ralentissement considérable dans la circulation du sang ou l'écoulement du liquide organique.

¹⁰⁵ Milan KUNDÉRA, *L'Identité*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 61, 62.

¹⁰⁶ Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, p. 168.

¹⁰⁷ Cheikh Hamidou KANE, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961, pp. 43 et 44.

qui est le plus commun, le plus banal, le plus répétitif ». C'est pourquoi dans ce corps « la pauvre âme a si peu de place ¹⁰⁸ ».

Les besoins du corps peuvent parfois altérer la vivacité d'un souvenir cher. Ainsi, l'image de l'enfant perdu qui, en surgissant dans la mémoire, remplissait de bonheur de Chantal, l'héroïne de KUNDÉRA, est peu à peu désintégrée par les souvenirs plus récents des rencontres passionnées avec son amant.

Le travail destructeur du temps sur le corps a des conséquences au niveau relationnel. Il arrive qu'on ne reconnaisse plus une personne qu'on a perdue de vue pendant longtemps. Dans les romans de KUNDÉRA, les hommes qui retournent chez eux après une longue absence s'aperçoivent avec irritation que ceux qui sont restés sur place ont « changé » et qu'eux-mêmes sont traités en étrangers pour la même raison. Ils se rendent compte, ainsi, que « le vieil aspect perdu » c'est « l'identité perdue ¹⁰⁹ »...

- Puis, le Temps touche de façon indélébile la mémoire. L'être humain découvre avec étonnement que la mémoire n'est pas toujours garante de la « véracité » d'un souvenir. Deux amis peuvent conserver des souvenirs différents d'un événement du passé ; or le souvenir non partagé ne peut être considéré comme fiable. Ils peuvent d'ailleurs avoir des points de vue différents et comme tels, enregistrés par la mémoire même d'un événement actuel ¹¹⁰. Par ailleurs, au fur et à mesure qu'il avance dans l'âge, l'homme se voit de plus en plus « trahi » par la mémoire...

- Enfin, le travail destructeur du temps sur le psychisme, la manière dont il désintègre l'unité du moi, est suggéré par la littérature lorsqu'elle met en scène la conscience obsédée par « la déflagration des heures, chapelet de bombes retardataires », par le sentiment d'une « existence toujours en fuite ¹¹¹ ». A ce stade, l'homme cesse de se soucier de l'image de soi et s'éloigne du monde. Ayant cessé de « jouer » selon les valeurs admises, il « perd » son identité.

En littérature, la problématique du sujet est liée à des moments de crise : on le voit bien dans les œuvres qui mettent en scène les ruptures, les traumatismes historiques comme les guerres, les guerres coloniales surtout. Sont rompus dans ce cas, la chaîne qui lie le présent au passé et à l'avenir d'une société, ainsi que son équilibre relationnel, l'impression sécurisante d'une permanence malgré les changements, qui est le fait de l'identité collective. Le Même et l'Autre se trouvent dans un face à face conflictuel ; c'est le triomphe de « la différence négative » qui tend vers l'identique et représente une annexion et une subordination. Elle remet en question ce qui fonde l'identité des autochtones : le lien à une terre, à une origine, à une langue, à une religion, à une culture. C'est pourquoi la praxis coloniale a un effet foudroyant sur les identités personnelles, car elle frappe l'homme dans les limites de sa liberté. Les prétentions civilisatrices du discours colonial, son projet de fonder un ordre nouveau ne mettent pas en place un vrai cadre dialogique. Pour que l'énonciation ait lieu en tant qu' « activité conjointe de mise en discours » du Même et de l'Autre, il faut :

- « Une mise en commun du sens des énoncés indispensable même pour établir un désaccord lors d'une discussion ou d'une controverse », c'est-à-dire « une dimension logico-argumentative de la part des interlocuteurs » ainsi qu'« un certain nombre de présuppositions qui les placent, au moins partiellement, à l'intérieur d'un même cadre sémantique ».

- « Une même situation spatio-temporelle ». « La temporalité qui ordonne le discours doit être, pour le moins, acceptable par l'interlocuteur. De même, la proximité relative de l'objet désigné selon le cas, par "ceci" ou "cela" ne peut s'apprécier par rapport au seul locuteur. Encore faut-il que l'objet appartienne ou puisse relever d'une sphère d'appartenance commune ». ¹¹²

La littérature met justement l'accent sur l'impossibilité du « dialogue » dans le contexte colonial. Quelle « coopération verbale » pourrait s'établir si colonisateurs et colonisés ne peuvent s'asseoir « à la même table » ? Le contexte spatio-temporel évoqué par les descriptions révèle une société schizophrène : lieux « élevés » et lieux « bas », « centres » et « périphéries »...

¹⁰⁸ M. KUNDÉRA, *l'Identité*, op. cit., pp.133 et 180.

¹⁰⁹ Ibid. pp. 15 et 48.

¹¹⁰ Dans *Différence et subjectivité*, op. cit. p. 355, Francis JACQUES note : « FREUD nous a enseigné par une critique impitoyable du " cogito immédiat " que la conscience est d'abord conscience fausse. Il y a des secrets qu'on a pour soi-même : la subjectivité est scindée entre celui qui pense en le sachant et celui qui pense sans le savoir, puis une nouvelle fois entre celui qui pense sans le savoir et celui qui ne sait pas ce qu'il pense ». Que peut conserver la mémoire dans ces cas ?

¹¹¹ Kateb YACINE, *Nedjma*, op. cit. pp. 166, 168.

¹¹² Francis JACQUES, *Différence et Subjectivité*, op. cit., pp. 27, 28

Cohabitation forcée, incertaine, dangereuse qui ne peut durer éternellement. Situation de « crise » où les colons eux-mêmes sont en train de perdre leur « identité » puisqu'ils n'ont rien en commun avec les colonisés et qu'ils s'estiment « différents » des gens de la métropole. Ils vivent entre deux mondes, donc hors chaîne et, pour cette raison, historiquement condamnés comme le personnage de Meursault, dans *l'Étranger* de CAMUS qui va encore plus loin puisqu'il refuse même les conventions en vigueur, de sa communauté d'origine, « étranger » en effet pour les trois « mondes » et traité comme tel en conséquence. C'est également le cas des personnages de l'écrivain sud-africain J.M. COETZEE. L'espace décrit dans *En attendant les barbares*¹¹³, qui rappelle l'Afrique du Sud au temps de l'apartheid, comprend trois zones distinctes. On y retrouve la compartimentation du monde colonial, mais c'est dans un troisième espace que se déroule l'intrigue : dans un petit fort situé à la frontière de l'Empire, frontière qui sépare les terres où vit le colonisateur et le désert avec ses montagnes arides où ont été relégués "**les barbares**", nom donné aux autochtones par les nouveaux maîtres du pays.

Le personnage central est le Magistrat chargé de veiller sur la sécurité de la frontière et repousser les attaques éventuelles des barbares, nomades chasseurs et pêcheurs qui ne représentent pour lui qu'une très vague menace.

« *Sur cette frontière paresseuse* », il mène une vie paisible « *en attendant l'heure de la retraite* » : il chasse, il pêche, a des aventures sans lendemain. « *Il regarde le soleil se lever, se coucher, il mange, il dort : il est satisfait.* » Or un jour, brutalement, ce calme est rompu. A la suite de certaines rumeurs selon lesquelles les tribus barbares s'armaient pour attaquer, dans la capitale on déclare l'état d'urgence et on organise des expéditions punitives : des soldats pénètrent dans le désert, arrêtent des suspects, les amènent au fort et les font torturer (pour qu'ils disent ce qui se trame dans leur camp) par les « *gardiens de l'Etat, spécialistes des plus obscures manifestations de sédition, sectateurs de la vérité, docteurs es interrogatoires* »¹¹⁴. Le Magistrat essaie en vain de convaincre le Colonel que cette intervention risque de compromettre la paix frontalière puisqu'il n'y a pas de danger réel. Devant l'entêtement du chef militaire, il sort de son indifférence et condamne dans de vrais réquisitoires la violence coloniale, mais rien n'arrête l'expédition punitive. S'étant épris d'une jeune prisonnière dont on avait brisé les chevilles, il la soigne et la ramène chez les siens pensant rester vivre parmi les Barbares mais ceux-ci le rejettent. De retour au fort, considéré comme un traître, il est arrêté et affreusement torturé. Le roman de COETZEE prouve que tout dialogue est impossible dans le contexte colonial même s'il y a amorce d'une « *différence positive* » comme dans le cas du Magistrat et de la jeune Barbare. Hors de la « chaîne » du Même et de l'Autre, le Magistrat est dépossédé de son identité et condamné sur le plan historique et existentiel comme il le montre lui-même dans la clôture du récit :

« *Dans cette oasis* », « *c'était le paradis sur terre* ». « *Nous aurions accepté n'importe quelle concession (...) pour continuer à vivre ici.* » « *Je voulais vivre hors de l'Histoire. Je voulais vivre hors de l'Histoire que l'Empire impose à ses sujets, et même à ses sujets perdus. Je n'ai jamais souhaité aux barbares de se voir infliger l'Histoire de l'Empire.* » « *Je me sens stupide (...) comme un homme égaré depuis longtemps qui poursuit cependant sa marche sur une route qui ne mène nulle part* »¹¹⁵.

On retrouve également la crise d'identité comme motif thématique central dans *Disgrâce*¹¹⁶, autre roman de COETZEE qui a reçu le Prix du meilleur livre Étranger. L'espace est celui de l'Afrique du Sud, « *pays où les chiens sont dressés à grogner dès qu'ils flairent l'odeur d'un noir* ». Mais le temps n'est plus celui de l'apartheid. On vit *dans un monde tout nouveau*¹¹⁷. Pétrus, employé de Lucy, une blanche, paysan travailleur et ambitieux est en train de lui reprendre les terres. La voyant exposée à des violences de la part des autochtones qui semblent avoir partie liée avec Pétrus, David, le père de la jeune femme, essaie de la persuader d'aller vivre avec lui en ville. Mais elle aime trop la campagne et consciente qu'il lui sera impossible de garder ses terres dans « *le monde nouveau* », elle prend le train de l'Histoire et décide de céder la moitié de ses terres à Pétrus dont elle comprend et accepte le comportement. Il y a dans ce cas une amorce de « *différence positive* » qui aide Lucy à donner un sens à sa vie, à être « *solide, bien ancrée dans la nouvelle vie qu'elle a choisie* » : devenir la première « *fermière moderne, sur la frontière de la colonie* »¹¹⁸. Contrairement à Lucy, David n'arrive pas à trouver sa place dans une société en pleine

¹¹³ J.M. COETZEE, *En attendant les barbares*, Seuil, 1987, Prix Nobel de la Littérature. 1ère éd. originale de ce roman, Londres, Martin Secker and Warburg, 1980.

¹¹⁴ J.M. COETZEE, *En attendant les barbares*, op. cit. pp. 17, 18, 19.

¹¹⁵ J.M. COETZEE, *En attendant les Barbares*, op. cit., pp. 248, 249.

¹¹⁶ *Disgrâce*, Seuil, 2001. Première édition, chez le même éditeur que *En attendant les barbares*.

¹¹⁷ Ibid., pp. 129, 130, 136.

¹¹⁸ Ibid., pp. 75.

mutation. « *L'avenir de Lucy, son avenir à lui, l'avenir du pays tout entier, tout cela l'indiffère* ». La clôture du roman le montre « *plongé dans un état de disgrâce dont il lui est impossible de se relever* ». De toute évidence son échec est d'ordre relationnel car il n'arrive à dialoguer ni avec le Même ni avec l'Autre. Il est donc sans identité, hors de l'Histoire et définitivement condamné.

Le lien entre l'identité, le temps et l'espace est mis en évidence par la littérature dans une autre situation de crise, celle de l'exil. Considéré par le même comme un lâche ou un traître, et « *classé* » pour mieux être « *jugé* » selon des clichés « *centristes* » par l'Autre, comme on le voit dans les romans de KUNDÉRA, l'émigré subit sans cesse l'exclusion, n'a aucune véritable prise sur le lieu d'« *accueil* » et dans sa relation avec l'Autre il traîne une culpabilité qu'il tente de refouler, se justifiant sans cesse et livré à l'angoisse d'abandon. Que reste-t-il de son identité ? Nabile FARÈS a trouvé des formules saisissantes pour exprimer ce malaise existentiel :

« *J'ai compris que je n'étais qu'un éclatement possible parmi les éléments du monde, ouvert, étrangement semblable aux racines déchirées et mises à jour d'un arbre jeune et non encore totalement identifié*¹¹⁹ ». « *Dans le pays de mon être, ils m'enlevèrent mon cœur, dans le pays de mon cœur, ils m'enlevèrent mon être*¹²⁰ ».

Il existe cependant une situation privilégiée dans laquelle « *la différence positive* » pourrait s'épanouir, la relation amoureuse que le texte littéraire présente toujours comme singulière. A propos de cette relation, Francis JACQUES écrit : « *L'amour fait être ceux qui s'aiment* ». « *En ce sens, il n'y a pas de contact avec l'Etre et la Vie que l'Amour. C'est l'archétype de la relation humaine. Qui donne ? Qui reçoit ? On ne sait. Le donner est ici lié au recevoir dans la réciprocité* ». C'est pourquoi « *le suprême désirable pour la personne est de vivre pleinement sa condition relationnelle*¹²¹ ».

Beaucoup d'écrivains évoquent la relation amoureuse en la sublimant. Pour Tahar BEN JELLOUN, « *aimer c'est célébrer en permanence la rencontre de deux solitudes, fêter leur révélation quotidienne, leur éclatement possible dans la mort, la poésie* ».

Cependant rien de plus fragile que cette relation, rien de plus incertain que le bonheur après lequel on aspire.

« *L'intensité d'un amour se mesurerait à l'impatience ou l'extrême patience d'attendre. Dans ce qui arrive ou n'arrive pas, je sais que le plus beau c'est l'attente*¹²² » écrit encore Tahar BEN JELLOUN.

Plus que tout autre sentiment, l'amour est exposé à des forces qui le dépassent : la banalité, la répétition¹²³, le vieillissement et tout ce qui sépare brutalement : catastrophes naturelles, maladies, mort... La crise du Sujet surgit lorsque le miracle de la nouveauté, de la perfection, de l'entente disparaît... Les personnages de Milan KUNDÉRA qui ont déjà fait l'expérience de la relation amoureuse, lorsqu'ils ont la possibilité de la renouveler, s'efforcent par tous les moyens de maintenir intacte l'image que leur partenaire a d'eux-mêmes. Dans *l'Identité*, Chantal et Jean-Marc vont plus loin et essaient de préserver leur « *dialogue* », leur « *différence positive* », en se retirant du monde, en rejetant sa banalité, son stress et ses faux-semblants. Mais ce faisant ils sortent de la « *chaîne* » et ils rentrent dans une sorte de vide qui leur est fatal :

« *Deux êtres qui s'aiment, écrit KUNDÉRA, seuls, isolés du monde, c'est très beau. Mais de quoi nourriraient-ils leur tête-à-tête ? Si méprisable que soit le monde, ils en ont besoin pour pouvoir se parler*¹²⁴... ».

¹¹⁹ Nabile FARÈS, *L'exil et le désarroi*, Paris, François Maspéro, 1976, p. 46.

¹²⁰ « *La mort de Salah BEY*, Paris, l'Harmattan, 1980, pp. 85 et 125.

¹²¹ Francis JACQUES, *Différence et Subjectivité*, op. cit., pp.109, 110, 296.

¹²² Tahar BEN JELLOUN, *Le premier amour est toujours le dernier, (Nouvelles)*, Seuil, 1995, pp., 95 et 74.

¹²³ Un vieux dicton rappelle cette vérité de façon ironique : « *Avant de se marier, ils s'entendaient sans parler ; après, ils se parlaient mais ne s'entendaient plus* ».

¹²⁴ M. KUNDÉRA, *L'identité*, op. cit., pp. 105, 176.

Ces amants qui renoncent au rôle que la société leur octroie, qui désirent se délivrer même de leur passé, de leurs obligations familiales pour mieux s'aimer, sont amputés d'une grande partie d'eux-mêmes c'est-à-dire de leur identité. Dans la clôture du roman de KUNDÉRA, le rêve de Chantal de vivre désormais sans quitter son amant, du regard, suggère au lecteur une sorte de pétrification, de figement, la mort de l'amour...

La littérature conforte en quelque sorte le point de vue de Francis Jacques. Identité et altérité, Subjectivité et Différence sont des couples indissociables. Vivre c'est échanger et on ne peut échanger que ce qui est différence. C'est la seule façon de s'enrichir. Cependant le texte littéraire aborde la question identitaire et ses crises en relation étroite avec le problème de la liberté. Ce faisant, il soulève de nouvelles questions auxquelles le lecteur doit trouver des réponses. Se noue ainsi une sorte de dialogue socratique, en différé, dans la perspective d'une « *différence positive* ».